

Frédéric-Yves Jeannet

L'ENJEU ÉPISTOLAIRE

La correspondance Butor-Perros

ad honorem Jean Roudaut

in memoriam Elinor S. Miller

& *pour* Lois Oppenheim encor

Sans doute faut-il admettre en premier lieu ce paradoxe : alors que de son vivant, Georges Perros pouvait donner l'impression d'une volontaire absence d'œuvre, ou à tout le moins de l'absence d'une *volonté d'œuvre*, à la manière des maîtres Zen dont toute l'œuvre est dans l'enseignement, dans la conduite de leur vie (il lui est arrivé de prétendre à leur suite « enseigner l'ignorance » à la faculté de Brest), ce retrait exemplaire qui fut le sien, cet apparent abandon de ses textes et papiers au vent qui les rassemblerait idéalement en recueils ou collages fortuits (comme c'était aussi le cas de ses lettres, lancées à la mer et désormais réunies pour la plupart en volumes), cette sorte d'indolence méthodique a fini par se constituer à son insu en un corpus qui fait aujourd'hui figure de jalon dans notre littérature moderne, en passe de devenir classique — ce dont on ne saurait assez se réjouir, car s'il est une pensée salubre, provocante et anti-conformiste dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est bien la sienne. Quoiqu'il les dépasse sans doute, son sort est comparable à celui d'un Vialatte, d'un Calet ou d'un Bove, qu'une confrérie de lecteurs — les seuls qui comptent, car ils vivent sans inconvénients avec les morts et s'efforcent de leur rendre justice — ont adoptés pour guides. Ainsi point d'embaumement anthume ni de purgatoire posthume pour cette « œuvre » qui refusait de se considérer et de se constituer comme telle, mais une notoriété d'abord souterraine, grandissant peu à peu et faisant à certains égards justice à l'aventure exemplaire d'un *écart* recherché et *ciblé*.

Il s'agit cependant d'un corpus apparemment hétérogène, dont il faut relier les brins par un travail de *liaison*, comme d'une sauce ; or ce *liant*, ainsi que chez Montaigne, c'est dans la vie de « l'auteur » qu'on le peut trouver. C'est la vie — assez peu ordinaire quoiqu'il en ait dit — qui rend exceptionnel chaque éclat, chaque fragment de cet assemblage dont l'équilibre a été conquis au jugé, de cette suspension instable qui s'est affermie en volumes. Et ce n'est certes pas par « hasard » que Georges Perros trouva dans l'épistolarité, cet art de l'éphémère quotidien en suspension, un terrain privilégié de rencontre entre la pensée du fragmentaire et la *destination* naturelle de la correspondance. Car pour qui redoute le figement de l'œuvre-corpus, la lettre est la juste antidote contre la solennité. Celles qu'il adressa de 1956 à sa mort à son ami et frère idéal Michel Butor, d'abord publiées séparément en 1982, ses correspondances avec d'autres amis proches, tels Jean Roudaut, Jean Paulhan ou Lorand Gaspar en apportent la preuve, montrent l'enjeu et le risque encouru, tout en projetant une lumière neuve sur le reste d'une œuvre parcimonieuse à laquelle elles ajoutent une nouvelle zone, une aire dialogique d'invention, de création parallèle et de « décollement » — dans tous les sens du mot — par rapport au texte strictement littéraire.

Ce que nous pouvons désormais désigner — non sans précaution — comme *l'œuvre* de Georges Perros obéit à ce principe quasiment exclusif de « destination » ancré dans l'éphéméride, mais (détail remarquable, comme le signale Jean Roudaut) non daté pourtant : tout texte de lui, qu'il s'agisse d'une missive ou d'un essai, d'un poème ou d'une chronique, d'un portrait d'ami ou d'un aphorisme, semble se plier à une règle informulée — car ineffable — d'*hésitation* sur l'adresse finale (lecteur, correspondant, ami), indécision qui permet à chaque texte d'appartenir à l'ensemble qu'aussitôt nous visualisons si d'aventure nous entendons soudain prononcer les mot « Georges Perros » ou « la pensée de Perros »...

Je n'ai jamais rencontré Georges Perros — coïncidé avec lui dans le même espace géographique — mais je lisais de son vivant, sans attendre qu'il soit canonisé, les pages qu'il détachait de ses carnets ou bloc-notes pour les confier au vent des circonstances, et je n'ai jamais cessé depuis lors d'éprouver le pressentiment ou la certitude, sans qu'on m'en ait rien dit (à l'instar de Maurice Blanchot évoquant Michel Foucault *tel qu'il l'ima-*

ginait) — disons donc la certitude imaginaire qu'il appartenait à cette confrérie très rare des êtres dont la vie et l'écriture coïncident presque exactement, chez qui, dans cette équation à deux termes, ni la vie ni l'œuvre ne déçoit ou ne trahit l'autre.

Tel est l'enjeu brûlant, presque démesuré, de la correspondance, aujourd'hui rendue publique en sa totalité fragmentaire¹ qui fut entretenue avec Michel Butor sur un pied d'égalité, entre contemporains de la même génération, alimentée par l'un et l'autre à un rythme soutenu pendant plus de deux décennies. Quatorze ans après la publication partielle de 1982, qui ne comportait que le versant Perros, cet échange se trouve restitué dans son croisement parfois aléatoire, mais le plus souvent exact et rigoureux, fourmillant d'échos, de reprises et réitérations, avec les réponses de Michel Butor, nombreuses et souvent détaillées, contrairement au reste de la correspondance de ce dernier — ce qui en fait le lieu privilégié d'une coïncidence à tous égards exceptionnelle.

On sait depuis Voltaire, depuis Flaubert et George Sand, qu'écrire de la correspondance c'est prendre quelques risques : celui, entre autres, en disant ce que l'œuvre occulte parfois soigneusement, ou à tout le moins ne laisse pas transparaître, de déboulonner sa statue, de se montrer à la postérité sous un jour moins flatteur que dans les autoportraits et miroirs complaisants. À l'opposé, il arrivera que l'épistolier cherche à façonner son image, et que la postérité se charge ensuite de colmater l'écart entre la réalité biographique et le discours épistolaire. De quelque point qu'on l'aborde, l'activité épistolaire, lorsqu'elle concerne des personnages publics, comporte ainsi une dose importante de risque. C'est sans doute du reste l'un des facteurs qui ont contribué à sa disparition progressive au fil du

¹ Michel Butor/ George Perros. *Correspondance 1955-1978*, Joseph K., 1996. Michel Butor précise à ma demande, en réponse à une série de questions que j'avais été amené à lui poser concernant les lacunes visibles dans cette correspondance : « En ce qui concerne la correspondance Perros, j'ai gardé en réserve (à la bibliothèque de la Faculté des Lettres de Nice) une demi-douzaine de ses lettres dont les termes, encore aujourd'hui peuvent être blessants pour tel ou tel que je préfère épargner. Toutes mes lettres retrouvées sont publiées. Les autres ont été perdues au cours de déménagements et remue-ménages. Il me semble impossible qu'on les retrouve un jour. Enfin, pendant toute cette période il y a eu de nombreuses grèves postales qui ont apporté beaucoup de perturbation. Coups de téléphone, quelques-uns bien sûr, mais GP n'avait pas de ligne. » [lettre du 29 janvier 1997].

siècle; notre époque est bien celle s'il en fût où l'on préfère ne plus prendre de risque. Et c'est un tort, car de tous les genres « littéraires » celui-ci, lorsqu'il est pratiqué avec honnêteté, est sans doute le plus pur, le plus orienté; c'est le lieu où se reflète le plus authentiquement la « vraie vie » qui ne devient œuvre que si la réalité du monde et du quotidien la charpente, l'orientent et l'organise. Quoi de plus beau, de plus émouvant littérairement et humainement dans l'œuvre de Kafka que les *Lettres à Felice, à Milena*? Lorsqu'il m'arrive, lors d'un voyage, d'avoir à choisir, je préfère emporter les *Lettres* ou le *Journal* de Kafka que ses romans. Sans doute le discours autobiographique est-il resté plus brûlant et nous demeure-t-il pour ainsi dire contemporain. Je m'empresse de préciser que le cas de figure est différent pour la correspondance qui nous occupe ici : loin de dévaluer ou surpasser l'œuvre « publique » de leurs auteurs, les lettres de Georges Perros et de Michel Butor documentent, prolongent, illustrent, commentent et explicitent ce qu'ils ont écrit ailleurs. À ce titre aussi, elles constituent un riche matériau pour le travail critique et biographique concernant leurs œuvres respectives.

Outre le document de première main qu'elle expose avec naturel et une salubre « distance » — celle prise par l'un et l'autre peu à peu à l'égard du microcosme parisien — et le regard perçant qu'elle porte sur la vie littéraire au tournant du demi-siècle, cette correspondance croisée à toute vitesse pendant vingt-trois ans par deux acteurs essentiels de la traversée de la modernité qui a entouré et suivi le « Nouveau Roman », est un fructueux dialogue, un échange où la littérature, mais aussi bien la vie, sont en jeu. Elle n'échappe aucunement à la règle du risque. Elle en court au contraire certains des plus grands, qu'elle assume au-delà de toute pose ou coquetterie. Or seules les œuvres-vies risquées, tendues vers l'avenir, peuvent durablement nous intéresser. Contre le confort et l'hypocrisie, voici donc une ample matière (831 lettres) dont le débit et la tension restituent, justifient, confirment et magnifient parfois dans la chaleur de l'emportement les risques mis en œuvre dans les ouvrages de chacun des deux écrivains.

Ne sachant guère isoler, séparer les eaux, je m'autorise de l'amitié exceptionnelle qui a uni pendant plus de vingt ans les deux écrivains pour étudier conjointement les effets épistolaires qui apparaissent dans cette sorte de « collaboration lente » (le mot est de Michel Butor lui-même) ou œuvre

croisée qu'est leur correspondance. Reconnaissons en premier lieu que très vite, une différence de nature s'établit entre le texte épistolaire produit par l'un et par l'autre : Georges Perros module la tessiture unique de sa voix — et de l'écrit qui la double puis la substitue lorsqu'il en est privé à la fin de sa vie, par une opération de la gorge — à l'intention de quelques destinataires privilégiés. Comme l'a indiqué Jean Roudaut dans la préface à la première édition de ces lettres et dans « *Faut aimer la vie* »², il n'existe guère de différence pour Georges Perros entre l'écriture de ses papiers collés, d'un aphorisme ou d'une lettre. Michel Butor, quant à lui, mène sa correspondance comme sa vie elle-même, à un train d'enfer. Une stratégie complexe et assez retorse se fait jour dans ses lettres, comme d'une autre façon dans son œuvre : si elle est certes exercice d'amitié, travail réflexif de partage et de lutte contre l'isolement, la lettre est aussi glose, projet, mise à l'essai, explication de l'œuvre en cours, elle attire le destinataire dans son labyrinthe, le fait participer de son élaboration et de sa construction, cherche sa complicité. Elle la trouve sans conteste chez Georges Perros. Ce que Michel Butor m'a dit un jour de son œuvre s'applique aussi bien à sa correspondance :

*On peut prendre l'image du minotaure si vous voulez, en disant que, oui, j'attire le lecteur dans une espèce de gigantesque piège pour le dévorer, pour m'en nourrir... mais c'est une interprétation insuffisante, parce que j'ai besoin de lui non seulement comme nourriture, mais pour toutes sortes d'autres choses, aussi. J'ai besoin de lui pour l'aimer, et pour qu'il me fasse sortir.*³

Le mythe du Minotaure et celui de Don Juan, si présents dans toute l'œuvre « publique » de Michel Butor, comme Jennifer Waelti-Walters l'a montré⁴, sont aussi à l'œuvre dans sa correspondance. Dans le cas privilégié de celle qui nous occupe, ce phénomène s'accroît du fait que Georges Perros est toujours le premier lecteur des manuscrits de Michel Butor, pendant cette

² Georges Perros: « *Faut aimer la vie* » *Correspondance* 1968-1978 avec Jean Roudaut, extraits, édition préparée et présentée par Jean Roudaut, Périgueux : Eibel/Fanlac, 1980.

³ Entretien du 25 juin 1975, publié dans *De la distance*, Rennes Ubacs/Presses Universitaires de Rennes, 1990, p.72.

⁴ Notamment dans *Michel Butor*, Amsterdam-Atlanta : Rodopi, 1972

vingtaine d'années que durent leur amitié et leur relation épistolaire, jusqu'à la mort de Perros en 1978.

On peut relever — et j'irai très vite dans ce jalonnement — certains des mécanismes à l'œuvre de part et d'autre dans le texte épistolaire :

Georges Perros, qui se déplace assez peu, se réfère normalement à un lieu (la ville de Douarnenez) et à une région adoptive (la Bretagne) dont il donne des nouvelles, dresse une cartographie affective, fournit une description, comme dans un journal intime, avec parfois des souvenirs d'autres lieux (Venise, Tunis, les Vosges, Meudon, Paris) qui remontent à sa mémoire. Il parle de la pluie et du beau temps ; relevons cependant cette particularité, notée par Michel Butor, que parler du temps, par exemple (puisque l'un comme l'autre y font constamment allusion), c'est parler de tout autre chose aussi :

« J'éprouve un véritable besoin d'écrire aux gens le temps qu'il fait : les nuages, une aurore particulièrement réussie. Pourtant, en principe, cela ne peut rien leur faire, plusieurs jours après, loin. Autant il y a de sens à parler de la pluie et du beau temps, même au téléphone, autant en écrire est paradoxal. Écrire "il pleut" est incontestablement une activité poétique. Je veux donner le temps qu'il fait, envahir grâce à lui mon correspondant. Dire "il pleut", ce n'est pas donner une nouvelle, c'est fournir une clef pour tout ce qu'on dira. »

(Lettre 664 / 10 décembre 1972)

La première et la deuxième personnes du singulier (l'épistolier, le destinataire) comme du pluriel (la famille) alternent ici comme dans toute correspondance. Je nommerai pour simplifier, et parce que j'ai déjà procédé ainsi ailleurs, texte A le texte autobiographique matriciel -qui se reproduit avec de légères variantes dans la plupart des lettres envoyées à une même période par Michel Butor- et texte B le texte vocatif adressé à un seul destinataire. Remarquons tout de suite une asymétrie : le texte autobio(biblio)graphique est plus important et plus fréquent chez MB que chez GP, où il existe mais condensé en quelques phrases ; réciproquement, le texte B semble plus constant chez GP ; il y a chez lui une attention aiguë et directe à l'autre, une parole qui cherche l'autre. Il y a aussi, parallèlement, chez Michel Butor une sorte de constante et profonde pudeur qui lui interdit d'en dire plus que ce que l'autre

peut considérer comme le minimum possible, afin de maintenir le dialogue. Le texte A vient chez lui combler les interstices de l'indicible texte B.

Cette asymétrie est encore accentuée par le fait que l'une des constantes notoires des lettres qu'adresse Georges Perros à Michel Butor est de comporter une lecture critique extrêmement resserrée, parfois réduite à quelques phrases, généralement positive mais toujours rigoureuse et franche, des textes que lui soumet son correspondant dans le but avoué d'obtenir de lui une première opinion avant publication. Ce rôle est adopté dès 1956 et ne cessera plus jusqu'à Boomerang. C'est d'ailleurs le premier point que signale Michel Butor dès 1967, comme sa dette essentielle à l'égard de Georges Perros, déjà dans la correspondance elle-même :

Je voudrais toujours trouver le moyen de dire aux gens qui aiment mes livres (je me demande toujours s'il y en a vraiment) que ces textes ne seraient vraisemblablement pas ce qu'ils sont si je n'avais pas été constamment soutenu pendant des années par ta lecture.

(Lettre 406 du 28.XII.67)

puis dans les entretiens et textes postérieurs :

Georges Perros c'est quelqu'un que j'aimais beaucoup... Il m'était très précieux, de très bon conseil. Je lui passais toujours mes textes à lire avant de les publier... et j'étais très curieux de sa réaction, ça m'était très utile.⁵

Ce rôle de premier lecteur ne saurait être passé sous silence, sauf à négliger aussi la fonction quasiment de collaboration jouée par Perros dans l'aboutissement de certains textes, tel *Intervalle*. Sans sa lecture, nous lirions probablement aujourd'hui sous ce titre un tout autre livre. Ceci pour ne pas mentionner la persistance, contre vents et marées, dans l'entreprise littéraire amorcée au moment où ils se sont connus, entreprise que Michel Butor n'aurait peut-être pas menée aussi loin sans les encouragements continuels de son ami Georges.

⁵ *De la distance*, loc. cit., p.201.

Un autre phénomène remarquable et très visible dans cette mécanique épistolaire — et je m'en tiendrai là pour aujourd'hui, à ce simple survol — est ce que l'on pourrait désigner comme le tissage d'une trame d'échos, d'une partition dialogique où se crée une véritable chambre d'écoute:

Mon cher Michel,

Revenu d'Égypte ? C'est ce qui s'appelle marcher sur soi-même.

GP/lettre 477

Mon vieux Georges,

Oui, marcher sur soi-même, et il y a des trous, on trébuche, on tombe, on a du mal à reprendre sa respiration.

MB/480/18.III.69

Heureux de te savoir là, il serait temps que tu souffles un peu.

GP/485

Oui, j'ai besoin de souffler un peu. Ces deux mois vont être très durs.

MB/486/12.V.69

On était bien avec les girafes. Ça repose. Tous ces visages d'hommes finissent par troubler. Et ces conversations plus ou moins difficiles.

GP/487

Les élections présidentielles provoquent chez moi un vrai malaise. Je ne sais toujours pas pour qui je vais voter dimanche... Vive les girafes !

MB/488/30.V.69

Alors comme ça tu votes. Rien d'étonnant à ce que tu te sentes dans le malaise. Tous ces types sont parfaitement sinistres, c'est moquerie de les prendre en considération. J'attends qu'on foute les gens qui ne votent pas en taule. Tu m'enverras des oranges.

GP/490

D'autres phénomènes textuels passionnants, complexes et enchevêtrés, se font jour dans cette richissime correspondance, mais l'espace ici me manque

ne serait-ce que pour les énumérer. J’espère avoir à tout le moins indiqué « l’adresse de la mine »⁶ où je vous propose d’aller puiser : vous y trouverez, entre autres, les pépites les plus précieuses de la toute première exégèse butorienne.

New York, hiver 1997

Cet article sur la correspondance entre Georges Perros & Michel Butor, ici repris & complété d’une « coda », a été publié pour la première fois dans *The New Novel Review*, série 5, n°1, en 1998, aux Etats-Unis.

Coda

En relisant vingt ans après leur rédaction les pages qui précèdent, ce que je craignais, le vertige que l’on éprouve presque toujours lorsqu’on se replonge dans un passé qu’il vaudrait peut-être mieux laisser reposer, pour rester à l’affût du présent, ne s’est pas produit. J’ai certes noté chez cet universitaire trentenaire un goût - peu suspect de complaisance, toutefois - pour le style gallimardesque - ou plutôt NRFiste - dont il s’est un peu affranchi depuis, peut-être pas encore assez, mais j’ai approuvé le pas de course qu’il emprunte, pour répondre à une sollicitation trop urgente — car dès toujours il fut lent —, afin de rendre compte de ce livre important, paru l’année précédente. Important à plus d’un titre, comme j’espère l’avoir montré. Et qui prend un autre sens, une patine, aujourd’hui qu’il est devenu entièrement posthume et que ses auteurs sont désormais des classiques du XXe siècle — et Michel du XXIe aussi.

Tant de choses se sont produites depuis vingt ans, à commencer, si l’on peut dire, par la mort de Michel, en cette terrible année 2016. Lors de son dernier séjour chez moi, à Mexico & Cuernavaca, au printemps 2012 (et ce fut, malgré notre volonté contraire, la dernière fois que nous nous sommes revus, alors que nous tirions depuis quatre ans des plans sur la comète pour nous croiser quelques heures en France — rendez-vous était pris pour septembre — et qu’il revienne au Mexique passer un trimestre sabbatique, en 2017-18, projet resté en suspens mais jamais abandonné), il m’avait dit, un jour où nous parlions de *Transit & Gyroscope*: “Tu sais, je n’écrirai plus d’autres livres comme ceux-là, c’est fini, je ne peux plus. Tout ce que je fais en ce moment, et ces dernières années, est une sorte de *coda*.” La mort de

⁶ “D’où ça vous vient?”, *Répertoire V*, Paris, Editions de Minuit, 1982.

Marie-Jo en 2010, à laquelle nous avions craint qu'il ne puisse pas survivre, l'avait définitivement affecté, quoiqu'il cachât dans le secret, avec la grande pudeur qu'on lui connaît, sa peine, qui n'aura donc eu pour témoins que quelques poèmes publiés, dont on découvrira sans doute des répliques - au sens sismique - lors de la publication des volumes posthumes des Oeuvres complètes. En hommage à l'emploi de ce mot, coda, dont je lui suis reconnaissant de me l'avoir transmis, j'écris ici & ailleurs ma propre coda. Et j'ai pu lui envoyer deux lettres, heureusement anthumes, cette année, qui ont été publiées depuis, dans la revue Europe et sur le site Diacritik. Je ne lui adresserai pas ici de missive posthume, même si je lui parle toujours dans ma tête, ce qui ne saurait finir qu'avec ma propre mort.

Mexico, 28 novembre 2016